

Sugestão de citação: Justus Van Effën (Ed.): "LXIX. Discours", em: *Le Misanthrope*, Vol.2\028 (1711-1712), S. 225-231, etidado em: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Ed.): Os "Spectators" no contexto internacional. Edição Digital, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.1727

LXIX. Discours

Le moyen de définir *l'Esprit de Faction* ? comment concevoir ce monstre, le plus cruel qui soit sorti de l'Enfer pour troubler la tranquillité des hommes, & pour causer leurs plus funestes malheurs ? Peu de Pays au Monde en sont exemts : les vues & les actions de la plupart des Citoyens, ne vont pas directement au bien & à l'honneur de leur Patrie ; elles vont d'ordinaire à fortifier un certain Parti qu'ils ont embrassé sans savoir pourquoi, & à en détruire quelqu'autre qu'ils haïssent avec tout aussi peu de raison.

On comprend assez que des gens peuvent s'attacher à une Faction, parce qu'ils y trouvent leur compte, & qu'ils peuvent sacrifier ainsi l'intérêt de leur Patrie à leur intérêt particulier.

Mais cela ne s'appelle pas agir par un *Esprit de Parti*. Le motif de cette conduite est une infame avarice, ou une ambition abominable, que les gens de bien ne sauroient assez détester, & que les Loix ne sauroient punir avec trop de rigueur.

Il semble que *l'Esprit de Parti* subsiste par soi-même, & qu'il ne dépende d'aucun motif, du moins d'aucun motif digne de faire agir un Etre qui raisonne.

On embrasse souvent un Parti sans en savoir la nature, sans en connoître les véritables vues, quelquefois sans avoir seulement l'esprit de les examiner. On n'en connoit que le nom : c'est à ce nom seul qu'on s'attache, & c'est en sa faveur qu'on se porte quelquefois aux violences les plus outrées ; qu'on remplit les campagnes du sang de ses Concitoyens ; que brisant les liens de la Nature les plus étroits, les Frères persécutent les Frères, & que les Pères n'épargnent pas le sang de leurs propres Enfants. C'est cette fureur que j'appelle *Esprit de Faction* : & pour être persuadé que souvent elle n'est excitée que par un simple nom, on n'a qu'à considérer qu'un grand nombre de personnes restent dans un Patri, quoique ceux qui en sont l'ame, prennent d'autres sentimens qu'ils n'ont eu d'abord, & quoiqu'ils suivent des maximes opposées à leurs maximes fondamentales.

Un tel Parti, en changeant ainsi de nature, garde son nom, voilà qui suffit. Les Insensés que je viens de dépeindre, paroissent avoir juré à ce nom une fidélité inaltérable. Rien n'est plus incompréhensible, j'en conviens ; mais c'est un fait, & j'en pourrais alléguer des exemples assez modernes, s'ils n'étoient pas trop délicats pour y toucher.

Mais ne seroit-ce pas un amour de la Patrie mal entendu, qui fut la source de cette fureur opiniâtre à s'attacher à une Faction ? Ne le feroit-on pas pour rendre service à l'Etat, en détruisant un autre Parti qu'on croit mal intentionné ? J'ai de la peine à le croire. Quelque dépourvu de sens qu'on soit, peut-on par zèle pour la Patrie, en causer visiblement la perte ? Peut-on avec un grain de sens-commun, de peur qu'un Parti ne ruine un jour l'Etat, envelopper actuellement l'Etat dans la ruine de ce Parti ?

Voilà pourant les effets ordinaires de *l'Esprit de Faction* ; & je vois bien que l'Amour de la Patrie en peut être le prétexte, mais non pas qu'il en puisse être le motif.

Il en est à peu près, à cet égard, de l'Etat comme de la Religion ; ce ne sont pas seulement ceux qui ont pour la Religion un amour mal raisonné, qui persécutent les Sectes différentes de la leur ; ce sont souvent des Libertins & des Athées, qui se plaisent à verser le sang de celui qui a embrassé une autre Religion que celle dont ils font une profession extérieure, & dont ils se moquent dans le fond du cœur.

Le motif qui fait persécuter, n'est d'ordinaire qu'un Esprit de parti dans la Religion.

La seule source dont on puisse déduire *l'Esprit de Faction*, c'est le tempérament. En effet, on voit de certains esprits inquiets, turbulens, emportés, qui se trouvent malheureux dans le bonheur, & agités dans le repos. Il semble au contraire que le desordre les tranquillise, & que les catastrophes les plus terribles leur plaisent par leur

nouveauté. Ils sentent dans leur ame un fond de passions inutiles, ces passions les embarassent, elles agissent sur eux-mêmes, faute de s'attacher à quelque chose d'extérieur. Il faut absolument à ces gens-là un objet qui exerce la violence de leur naturel. L'ont-ils trouvé, ils respirent, & l'on peut dire avec fondement, que certaines personnes excitent & nourrissent des troubles dans les Etats, simplement pour se desennuyer.

Deux Princes se disputent un Royaume, je ne connois distinctement ni leur droit ni leur mérite, & je n'ai aucune liaison avec l'un ni avec l'autre. Qu'y a-t-il de plus sensé que d'imiter l'Ane de la Fable, qui toujours forcé à porter sa charge, s'embarassoit fort peu par quel Maître elle lui étoit imposée ? Mais l'esprit turbulent des hommes ne sauroit les laisser dans cette sage indifférence.

Il faut de nécessité qu'on se passionne pour un Inconnu, & qu'on lui sacrifie son repos, sa fortune, son sang, en un mot il faut que,

Parens contre Parens

Combattent follement pour le choix des Tirans.

Je crois qu'une fausse honte contribue extrêmement à faire qu'on s'opiniâtre à soutenir une Faction, lors même qu'on connoit ce qu'il y a d'injuste & de pernicieux.

Il a plû à la sottise humaine de regarder comme infames ceux qui changent de Parti. Et pour éviter cette infamie, des personnes qui donnent tous les jours mille marques d'une légéreté puérile, se piquent impertinemment de constance, quand il s'agit de ruiner leur Patrie.

Quoique je sois persuadé que les causes que je viens d'alléguer forment & entretiennent *l'Esprit de Faction*, cependant, à le considérer d'un certain point de vue, on a de la peine à croire qu'il sorte du propre fond de l'homme : il lui paroît étranger ; on le prendroit pour un Démon qui éteint les lumières du bon-sens, qui étouffe les sentimens du cœur, en un mot, qui interdit à l'ame humaine le droit de disposer du corps où elle habite.

En voilà assez sur cette triste matière. Le Lecteur se plaira peut-être davantage à la Fable suivante.

Le Coq & le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle

Un vieux Coq adroit & matois.

Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,

Nous ne sommes plus en querelle,

Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer : descens que je t'embrasse,

Ne me retarde point de grace :

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens & toi pouvez vaquer

Sans nulle crainte à vos affaires,

Nous vous y servirons en frères,

Faites-en les feux dès ce soir ;

Et cependant viens recevoir

Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais

Aprendre une plus douce & meilleure nouvelle,

Que celle

De cette paix.

Et m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,

Qui je m'assure sont courier,

Que pour ce sujet on envoie,

Ils vont vite, & seront dans un moment à nous.

Je descens, nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouissons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses gregues, gagne au haut,
Mal-content de son stratagème :
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur.
Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.